

Le saint, les mourants et l'homo sapiens : trois chefs-d'œuvre vus à Bruxelles

La BRAFA, l'une des plus grandes et anciennes foires d'art du monde, regroupe chaque année à Bruxelles cent quarante galeries spécialisées dans les domaines les plus divers, des arts d'Afrique à l'art contemporain en passant par le mobilier classique, les armures japonaises et les cartes géographiques hollandaises. L'édition 2017, qui vient de s'achever, décelait ses plus belles œuvres dans la sculpture.



Eugène Dodeigne, Groupe des Cinq, vers 1990, pierre de Soignies, 180 cm de haut, Galerie Francis Maere

Comme du temps du Salon et ses centaines de toiles accumulées sur les murs du Louvre, le critique aguerris qui doit faire la synthèse de l'exposition, repérer ce qu'il y a de meilleur et de pire, déceler et commenter les tendances qui s'affirment ou s'infirmes a rarement plus de deux jours pour sillonner les cent voire deux-cent galeries qui se retrouvent pour les foires, ces grandes kermesses artistiques de notre temps. Si l'on compte qu'à Bruxelles chacune des galeries présentes montre bien une centaine si ce n'est plus d'objets, la tâche est

[Visualiser l'article](#)

ardue. Le critique perspicace, tout entier dédié à son noble rôle d'éclaireur, a développé des techniques pour repérer, dans les domaines qu'il lui a été donné de maîtriser, les pièces les plus marquantes, rares, originales ou exceptionnelles. A force de consommer de l'art, son œil repère, classe et sélectionne rapidement. Il élimine, c'est son goût, certains domaines (les arts d'Afrique par exemple, à son grand regret) car il ne saurait trop quoi en dire si ce n'est des généralités, ou bien, afin de masquer son ignorance, il tenterait des mots d'esprit et des réflexions qui n'ont pas grand intérêt quand ce que l'on veut c'est connaître l'histoire qui se cache sous le masque sombre du Congo et derrière les étranges narines de la statuette Nok.

Le plus triste est que, malgré toute sa bonne volonté, quelques pièces parmi les plus intéressantes lui échappent toujours, même quand elles ressortent de sa spécialité. C'est le cas d'une tête en argent de saint, d'origine napolitaine et datant du tout début du XVIIIe siècle, que nous a signalé un ami heureusement versé dans l'orfèvrerie ancienne et à qui, dans ce domaine, rien n'échappe. Comment l'avoir ratée, cette effigie d'argent éclatante ? Son extrême naturalisme – avec les yeux révoltés vers le ciel, la lèvre supérieure relevée qui révèle les dents et ces mèches virevoltantes soulevées par l'extase – et, surtout, son miroitement en font difficilement une œuvre discrète. Rattrapons notre oubli car ce genre de portrait métallique est assez rare sur le marché pour que l'on en dise au moins quelques mots.





Lorenzo Vaccaro, Tête de saint Sébastien, vers 1700, argent, Galerie D'Arschot & Cie

Qui a visité la chapelle des reliques de saint Janvier, sise en la cathédrale de Naples, et le Trésor afférant sait de quelles prouesses d'orfèvrerie sont capables, par dévotion autant que superstition, les Napolitains. Les bustes reliquaires en bronze et argent de saints protecteurs (Naples en possède pas moins d'une cinquantaine, ce qui est très utile en cas de peste ou d'éruption de Vésuve) y sont légion. La légende dit que le Trésor de saint Janvier serait le plus précieux au monde, vu la quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses employée pour en réaliser les pièces. On veut bien croire la légende quand on se rend sur place.

Notre tête, appartenant peut-être à saint Sébastien, est attribuée à Lorenzo Vaccaro (1655-1706), sculpteur mais également architecte et peintre de renom, qui œuvra inlassablement dans presque tout ce que Naples compte d'églises baroques à la fin du XVIIIe siècle. Son fils, Domenico Antonio est plus célèbre, il fait la transition, à Naples, entre les formes nobles et amples du baroque à celles plus chantournées, légères et compliquées du rococo.

On attribue à Lorenzo Vaccaro beaucoup (trop ?) de ce type de pièces d'orfèvrerie. La galerie qui présente notre tête d'argent est prudente et la relie simplement à l'entourage du sculpteur. De tels bustes et chefs de saints ciselés se retrouvent à Naples bien sûr, dans les églises et dans les musées, mais également dans tout l'ancien territoire du royaume de Naples, c'est-à-dire le sud de l'Italie Sicile exceptée, dans les trésors des cathédrales des grandes villes, où l'on imitait ce qui se faisait de mieux dans la capitale.

Restons dans la statuaire puisque, en art moderne, les œuvres les plus attrayantes s'observent en ronde-bosse. Eugène Dodeigne, sculpteur français des formes éclatées, est mort en 2015. Il œuvrait entre la Belgique et le nord de la France. La galerie belge Francis Maere lui consacre une petite monographie particulièrement remarquable au milieu des accrochages d'œuvres disparates des murs environnants. Dans une pièce sombre, au milieu de la salle, une file de pleurants de pierre monumentaux, réduits à leur plus pure essence, entreprennent une marche immobile. Un mouvement aussi lent, aussi éternel que le roc est dur et qui semble décomposé entre les différentes figures, cinq, se transposant de gauche à droite. Plus que des pleurants, on oserait affirmer, à leur aspect sépulcral, que ce sont des mourants. Des êtres qui ont déjà abandonné la vie et qui, malgré leur marche, sont déjà voués à l'immobilité et au silence de l'au-delà. Ils marchent dans la mort, leur marche semble une errance sans but, elle n'a pas de fin, elle est infinie. Le sculpteur semble avoir travaillé au marteau piqueur plutôt qu'au ciseau pour exécuter ces grandes statues ; on a l'impression que les blocs minéraux ont été travaillés directement sur le lieu d'extraction, dans la carrière. Les stries de la pierre forment les plis des manteaux qui transforment ces silhouettes gutturales, brutes et maigres, en des spectres affligés. Voilà d'effroyables et d'efficaces statues de cimetière, qui imposent le recueillement. Le père de Dodeigne, qui lui enseigna le métier, était tailleur de pierres tombales.



Ossip Zadkine, Homo Sapiens, 1936, plâtre original patiné, 210 cm de haut, Galerie Fleury

Restons décidément dans la statuaire puisque la galerie Fleury, de Paris, a pu acquérir un grand plâtre original (deux mètres dix de haut) d'Ossip Zadkine auprès d'un musée américain. Cela se confirme : avec cette sculpture et après le panneau de Niccolo' di Pietro Gerini du musée de Los Angeles vendu par une galerie zurichoise, c'est bien auprès des institutions muséales des Etats-Unis qu'on fait les plus belles affaires. La statue s'appelle *Homo Sapiens* et représente, massifs et cubifiés, un couple dont l'homme a une tête gravée de profil à la Picasso et une femme une tête ronde et absente qui fait inmanquablement signe vers les mannequins de De Chirico. Les deux portent les attributs des arts libéraux – équerre, livre, sorte de sphère armillaire etc. Ce n'est pas l'*homo sapiens* au sens premier du terme, le nom scientifique de l'homme, ce n'est pas le couple générique de l'humanité. Il faut, semble-t-il, entendre au sens littéral la signification de la formule latine : *homo sapiens*, l'homme qui sait. Et qui, en tant qu'animal sachant, sait pratiquer les arts libéraux issus de l'intellect. Ce que nous savons nous, qui ne sommes pas particulièrement sachant en matière d'arts libéraux mais qui, en tant qu'*homo sapiens*, sommes dotés d'une petite once de bon sens et de discernement, c'est que le musée de Philadelphie vient de commettre une sottise. Une sottise ce n'est pas bien grave quand elle est réparable. Mais quand elle engage une perte irrémédiable c'est plus ennuyeux. Le musée a vendu un plâtre original des années 1930 d'un des grands sculpteurs de l'époque. Nous avons vérifié, il n'a rien de semblable dans ses collections. Le musée Zadkine à Paris possède une version en orme de cette statue. Le musée de Philadelphie, lui, a perdu l'original et n'aura probablement plus jamais l'occasion de le réacquérir, sinon à un prix très élevé. On ne comprend vraiment pas pourquoi l'institution américaine s'en est dessaisi, d'autant plus qu'il s'agissait d'un don de l'artiste en personne et de sa galerie new-yorkaise, la galerie Brummer. Joli pied-de-nez à la générosité (et à la mémoire) du sculpteur ! Espérons qu'un musée européen aura le bon sens d'acheter la statue pour la rapatrier de ce côté de l'Atlantique et permettre au plus grand nombre de continuer à admirer sa belle patine. Et, comme pour le Gerini, nous dirons tant pis pour les Etats-Unis.



[Visualiser l'article](#)



Niccolò di Pietro Gerini, Vierge à l'enfant avec les saints Jean le Baptiste, Dominique, Pierre et Paul, fin du XIVe siècle, tempéra sur panneau, 81,3 x 49,5 cm, Galerie Kunstberatung Zürich